

## **Ô NOIR RISOUD**

*Je la vois une nouvelle fois, la vieille maison, avec ses grands arbres aux branches noires, délimitant son chemin d'accès, formant une allée majestueuse. Au cœur de l'hiver. Sans qu'il n'y ait d'autres traces à proximité que celles que je viens de faire, tournant autour sans pouvoir y rentrer. Il me semble un peu que j'arrive chez moi, tant elle parle à mon cœur. Je la sens, la vieille maison, et je l'aime. Et qu'importe son aspect désolé maintenant que plus personne ne l'habite. Certes des restaurations lourdes ne l'ont pas embellie, surtout du côté du vent où une façade de tavillons, ainsi qu'elle était autrefois revêtue, eut mieux fait l'affaire. Mais aller donner du goût aux hommes qui n'en possèdent pas, leur apprendre à respecter les moindres éléments des caractéristiques architecturales de ces anciennes bâtisses qu'ils ne sentent pas ? La vieille maison ne leur raconte aucune histoire. Elle n'est plus là que pour l'utilité, pourvu désormais que la pluie n'y rentre pas, le reste est sans importance, qui est composé pourtant de ces éléments de construction que l'on mit en place au siècle passé, ou même au XIXe.*

*Je regarde les pierres de taille constituant l'encadrement des fenêtres, ailleurs des poutres sur lesquelles le temps s'est marqué encadrent une porte d'entrée ou cette autre porte plus grande qui est celle de l'écurie... Qu'est-ce qui est*



*d'origine ou qui aurait été remplacé ? C'est un jeu que de reconstituer ce qui fut, et ce que l'histoire et le temps ont pu modifier de cette apparence austère mais belle. Car elle est belle, la vieille maison, dans sa solitude enneigée, au terme d'une allée de grands feuillus, frênes immenses aux grandes branches tristes qu'heureusement l'on ne coupe pas. Allée où tu pénètres avec respect et émotion,*

*et le cœur serré, tu ne saurais expliquer le pourquoi, d'une mélancolie étrange. La vieille maison, c'est certain, maintenant que les hommes l'ont abandonnée, pleure elle aussi. Elle n'aime pas être si souvent et si longtemps fermée. Elle réclame une vie qu'elle pourrait connaître sans difficulté, avec ses grandes chambres boisées que l'on devine, son four, bref ces commodités que l'on crut un temps parfaites tandis que désormais elles sont dépassées et qu'ici, pour rendre la vie possible même l'hiver, tout serait à reprendre. Mais sans trahir.*



*Je la regarde, attendri, attentif à sa respiration désormais très lente, si lente qu'on pourrait presque croire qu'elle s'est arrêtée. Alors je me retourne et je vois en face de moi les crêtes noires du Risoud, avec juste un peu de blanc qui n'est autre que la dernière neige, ou même celle qui maintenant tombe, mais avec une légèreté telle qu'elle n'est pas sensible, et même qu'elle ne pèse rien, juste mouille-t-elle un peu aux épaules tandis que le paysage qu'elle voile se fait plus doux. Ô noir Risoud, Ô Risoud mythique qu'en d'autres temps et d'autres lieux je vis en enfilade, qui m'apparaissait là-bas, à l'ouest, mystérieux toujours, très noir, tandis que maintenant il est en face de moi, mais avec des crêtes si douces que parmi elles je ne discerne pas la sommité la plus haute. Tout se perd dans une ondulation longue et continue, aucune aspérité, et même aucun repère qui permettrait de déceler un mont plus haut qu'un autre et qui en serait le sommet.*

*La forêt est noire qui est devant moi, profonde, et tellement que l'on ne s'y risquerait pas. On préfère rester en bordure pour l'admirer dans son austérité farouche. C'est une forêt pour les courageux, en hiver, pour ceux-là même qui la*

*connaissent ou qui savent qu'elle ne les absorbera pas pour ne jamais les laisser en ressortir. Oui, tous, ils en reviendront pour retrouver les traces plus connues qui vont d'ici au village. On ne se serait donné des frayeurs que pour le plaisir de revoir le monde, on y aurait découvert une solitude que pour avoir plus d'envie ensuite de redécouvrir la société, si bienfaisante peut-elle être souvent. On ne saurait y vivre. Elle est trop grande et trop profonde, et la nuit, qui saurait l'habiter ? Peut-être dans une cabane, chauffé, protégé, mais pour combien de temps ? Alors restons en bordure et admirons-là plutôt que d'aller s'y perdre.*

*Je la regarde. Est-elle véritablement explorée ? Ne reste-elle pas au contraire une terre encore sauvage qui recèlerait tout un lot de mystères et d'interdits que l'homme ne percera jamais ? Je l'aime, certes, mais à ma manière, avec respect, et non pas attendrissement, avec modestie et non pas conquérant. Elle sera toujours là, la grande forêt noire, elle accompagnera nos vies jusqu'à ce que nous ne soyons plus. Et puis nous disparaîtrons pour la laisser aller son destin, elle, si grande. Elle en aura connu, des hommes. Et pourtant comme elle s'en indiffère. Il n'y a vraiment que nous pour lui attribuer des sentiments. En réalité la grande forêt silencieuse, elle est comme morte, elle ne parle à personne. Elle ne connaît un semblant de vie que par la faune qui l'habite, autrement son existence à elle, c'est-à-dire sa croissance, est si lente qu'on ne peut même pas en parler, surtout l'hiver, quand les feuillus se sont dénudés pour offrir à leur tour des silhouettes tristes, parfois presque lugubres. Nous sommes loin de ces forêts du printemps où les verts éclatent et font croire à une renaissance certaine.*

*Je me retournai pour retrouver la maison solitaire, plus humaine, face à la grande forêt. Je devinai entre les deux des conversations, mais qui seraient muettes, si cela est possible, comme une accointance, en ce sens que l'on va ensemble au-delà du temps, ici, presque hors du monde. Dans une solitude de l'hiver que rien ne trouble, si ce n'est un skieur qui passe, et puis deux ou trois, pour laisser bientôt le grand silence retomber sur la place.*



